



Expérience traumatique et traumatisme de l'expérience dans l'œuvre romanesque de Ama Ata Aidoo et Fatou Kéïta

Léontine GUEYES

Assistant, Université de Cocody-Abidjan.

Avec les progrès scientifiques et technologiques de ces dernières décennies, l'on était loin d'imaginer que l'actualité contemporaine serait aussi riche en destructions humaines causées par les catastrophes naturelles, les guerres et les chocs culturels. Ces bouleversements démontrent de façon évidente d'une part, une incapacité des pouvoirs à réguler ou à stabiliser le jeu des relations présentes pour assurer une suffisante stabilité psychique et physique à l'homme et, conduisent d'autre part à des pertes de repères, des crises des valeurs et des expériences traumatiques vécues le plus souvent comme une fatalité dont il est parfois difficile de sortir.

Rebelle et *Désordre* amoureux des écrivaines ghanéenne et ivoirienne Ama Ata Aidoo et Fatou Kéïta illustrent à bien des égards de multiples traumatismes inhérents à ces crises personnelles et sociales multiformes. L'intérêt de ces deux œuvres reste lié à la verbalisation des traumatismes engendrés par des rapports de forces manifestes ou latents, directs ou indirects entre exigences contradictoires.

Dans les deux œuvres, en effet, les femmes, excédées par le poids de la tradition exigent des hommes qu'ils changent de logique et au pouvoir en place, qu'il fasse des réformes profondes qui permettent la réalisation d'un monde plus égalitaire et plus juste. Une telle réaction suscite la colère des hommes « déconcertés » par les mutations de la femme et un nouveau système culturel qui les dépasse. A travers les textes, transparaissent alors de multiples conflits au sein des groupes ou entre groupes sociaux et des paysages physique et psychique ayant fait l'expérience du mal absolu.

Pour parvenir à développer la manière dont cet enjeu prend forme puis tenter de comprendre la corrélation entre cette écriture du traumatisme et l'œuvre romanesque, nous nous proposons de recourir aux théories de la psychanalyse littéraire. Cette démarche se voudrait de dépasser le processus conscient de la création romanesque pour approfondir ses sources inconscientes, afin de mieux illustrer ses configurations psychiques.



Dans son essai, *La création littéraire et le rêve éveillé* »¹, Freud rapproche la création littéraire de trois types d'activités psychiques : le jeu, le fantasme et le rêve et, il y montre que les thèmes d'une œuvre proviennent des mêmes sources psychiques.

Trois voies d'approche nous permettront d'élucider cette problématique à savoir l'écriture comme témoignage mémoriel d'un vécu traumatique et la verbalisation des expériences traumatiques sociales et originaires

I- *Rebelle et Désordres amoureux* : d'une temporalité au passé à l'écriture d'une mémoire traumatique

A l'origine somatique, le traumatisme ou le trauma (chez Freud), résulte d'une lésion provoquée par une violence externe. Aussi, la psychanalyse en garde-t-elle les trois significations : celle d'un choc violent, celle d'une effraction, celle de conséquence sur l'ensemble de l'organisation.²

Qu'ils aient pour origine la nature ou l'Homme, les traumatismes engendrent des séquelles physiques ou psychiques indélébiles ou non. Quel que soit l'intensité exceptionnelle d'un traumatisme, l'équilibre du sujet s'en trouve perturbé ; ce qui peut entraîner des disfonctionnements dans son être et mettre en échec tout ou partie de ses mécanismes de défense.

Chez les auteures, le langage verbal des personnages est le premier à subir ces heurts et à en porter les marques. D'où l'impossibilité, dès les premières lignes, de partager le vécu traumatique par l'acte de la communication verbale. C'est sous le mode de « la rumination » et/ou du témoignage mémoriel que les deux œuvres traduisent l'absolu du mal.

Les textes s'élaborent alors comme une résurgence de souvenirs et d'événements enfouis. L'intériorité constitue un véritable sous-texte. Raconter, pour les personnages et les narrateurs, c'est illuminer les abîmes de la mémoire, c'est dévoiler l'univers intérieur des personnages. La vie présente et extérieure des personnages est alors d'emblée exclue du champ de la fiction.

Le récit de *Rebelle* s'ouvre sur le personnage principal qui revient sur une étape de sa vie, « il y a vingt ans ». A l'*incipit*, on lit :

¹ Sigmund Freud, in *Essai de psychanalyse appliquée*, Coll. Idées, 1908

² J. Laplanche et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 2007, pp. 499-500.



La mine fermée des deux hommes ne laissait rien présager de rassurant pour Malimouna. Elle ne les avait vus qu'une fois alors qu'elle sortait à peine de l'adolescence mais leurs traits durs étaient restés à jamais gravés dans sa mémoire. De plus, les circonstances de cette première rencontre rendait impossible tout oubli... un nuage qui, telle une éponge sale, effaçait le tableau de sa vie présente pour la ramener dans le passé qu'elle croyait oublier. Elle allait mourir, elle en était sûre. En quelques minutes, elle vit sa vie défiler devant elle. (*Rebelle*, p. 5)

Le premier contact avec le texte laisse ainsi entrevoir une crise entre deux consciences : Malimouna et les « deux hommes ». Le récit débute au moment où la crise a atteint sa forme extrême voire un point de non retour. Elle a débuté au moment où Malimouna « sortait à peine de l'adolescence ». Les systèmes de défense sont renforcés, les positions rigidifiées. Chaque protagoniste accentue son intransigeance et refuse d'abandonner ce « lieu de vérité » qui lui dicte ses actes. Ce qui traduit « la mine fermée des deux hommes » et les « traits durs » de leur visage. A l'obstination de Malimouna s'oppose le silence agressif et torturant des « deux hommes ». Malimouna témoigne d'une souffrance muette qui réussit à briser sa résistance et sa personnalité. Pour tout dire, le visage que revêt cette violence morale et psychologique est des plus scandaleux et hideux. Toute chose qui exprime, par ailleurs, l'excès de haine de l'adversaire et la volonté manifeste de son annulation physique, psychique ou sociale. Les personnages vivent une tension permanente voire une angoisse. Or, fait remarquer Ferenczi, « La conséquence immédiate de chaque traumatisme, c'est l'angoisse. Elle consiste en un sentiment d'incapacité à s'adapter à la situation de déplaisir [...] Le sauvetage ne vient pas et même l'espoir du sauvetage semble exclu »³. Les sentiments de terreur et l'image de la mort font alors effraction dans le psychisme de Malimouna convaincue qu'« elle va mourir » (*Rebelle*, p. 5.). A mesure que les émotions l'envahissent, des souvenirs la replongent dans une époque tout aussi douloureuse. Le sentiment de mort est consécutif aussi bien aux circonstances présentes voire la présence inquiétante des deux hommes qu'au retour du souvenir d'une scène traumatique. « La mémoire fonctionne (alors) comme un filtre, reconstruisant le passé à partir des réalités et des émotions du moment »⁴. L'ingéniosité du narrateur omniscient et non représenté consiste, pour ainsi dire, à supprimer

³ Ferenczi cité par Aïda HALLIT-BALABANE, *L'écriture du trauma dans les récits de la Kolima de Varlam CHALAMOV*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 12.

⁴ Philippe Liotard « Sport, mémoire coloniale et enjeux identitaire » in *La Fracture coloniale*, sous la dir. de Pascal Blanchard et alii, La Découverte, Paris, 2005, p. 233, pp 310



les personnages réels au profit du paysage psychique, mieux de la mémoire : « En quelques minutes, elle vit sa vie défiler devant elle », « un passé qu'elle croyait oublier ». Il s'opère ainsi un effacement des limites. Malimouna est extraite de la temporalité présente. Ce qui implique une remise en cause de l'organisation rationnelle à travers cette rupture de la linéarité du discours. Les espaces secrets deviennent transparents. Le présent est « effacé » au profit d'un passé tragique qui se mue en un tableau fixe : « à jamais gravé dans sa mémoire ». La réalité n'est plus et la mémoire se matérialisent horriblement pour réduire la capacité d'expression parce qu'il y a impossibilité de description ; les mots habituels ne sont plus appropriés ; ils ne correspondent plus à la réalité de la douleur et de la souffrance présente

En clair, l'événement vécu a marqué aussi bien l'appareil psychique de Malimouna que celui des deux hommes. C'est une expérience ineffable.

Ce sont également par une sorte de rêverie et une remontée de souvenirs d'Esi, le personnage principal, que le lecteur prend également contact avec *Désordre amoureux*. Une volonté de mettre au jour, « la loupe à la main, les micro-structures »⁵ de la mémoire semble motiver le récit. On lit à l'*incipit* :

Esi était furieuse contre elle-même. Elle n'avait pas à faire tout le trajet jusqu'au bureau de la Linga Whatever. La voiture bien sûr, les autres conducteurs se montrent peu compatissants. Ils klaxonnèrent et quelques chauffeurs de taxi lancèrent leurs obscénités habituelles sur « les femme aux volant »

En dépit de sa position arrêtée sur la question, pourquoi ne pouvait-elle jamais empêcher ses collègues d'imaginer que, chaque fois que la secrétaire était absente, *elle* pouvait prendre la relève ? Et pis encore, pourquoi ne pouvait-elle pas éviter de tomber dans ce piège ? (*Désordres amoureux*, p. 9)

Cet extrait est l'expression d'une vie mentale perturbée, confuse et non verbalisée en raison d'une crise ouverte. Dans cette confrontation de consciences, chaque partie tente « d'imposer sa part de vérité ». D'entrée de jeu, la crise engendre une paralysie de l'expression verbale. Seul le processus intérieur se révèle être à même de mettre en ordre et d'expliquer ce qui arrive aux protagonistes. Le dialogue est évacué au profit de l'agression verbale et des traitements humiliants permanents, c'est-à-dire « des obscénités habituelles » comme si l'usage du dialogue était impossible à rendre compte d'un tumulte intérieur et

⁵ Dorrit Cohn, *La Transparence intérieure, Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, trad. Alain Bony, 1981, p. 22.



extérieur. La violence consiste à dégrader l'individu dans sa valeur réelle pour l'un et à perturber sa tranquillité pour l'autre. Se multiplient alors les hostilités et les attaques verbales multiformes (infantilisation, haines etc). Ce qui entraîne des situations de frustrations constantes et humiliantes ayant pour objectif d'amener l'autre à se déconsidérer, à se déprécier, à douter de ses capacités et à développer au final un complexe d'infériorité et de révolte. La motivation essentielle est, en somme, d'ébranler l'autre. Les protagonistes voient dans ces violences une anomalie sociale qu'Esi tente de toutes ses forces de comprendre. C'est une réalité-confliktuelle impossible à appréhender à tous les niveaux.

Dans cette rêverie et ce climat conflictuel à la fois symptôme d'un bouillonnement intérieur et extérieur et du «retour du refoulé», le « je » oscille entre le présent immédiat et le passé, tous les deux sont vécus comme un cauchemar éveillé. La vie devient source de malaise pour tous. Toute tentative d'établissement d'un fil conducteur est vaine voire impossible. La réalité incohérente paraît incontournable de quelque côté que les personnages se situent. Esi, « furieuse contre elle-même » se trouve désorienté, démuné et vulnérable à l'instar des autres protagonistes. Ils développent alors la peur, l'agressivité ou l'impuissance, la paralysie verbale et l'immobilisme. L'impression dominante est celle que tout choix est impossible parce qu'il comporte des risques. La réalité devient un cercle infernal « (un) piège ». La fatalité s'invite dans le vécu. Le mal tel que vécu entame leur narcissisme. Or selon Roques (2007), tout fait qui met en danger de mort l'estime de soi est un fait traumatique. Les réactions prennent la forme de souvenirs récurrents intrusifs, l'évitement (une anxiété situationnelle ou sociale), l'hyperexcitation somatique (agitation, angoisse), toute chose qui correspond à un état de stress post-traumatique.

Désordre amoureux et *Rebelle* sont ainsi le lieu d'expression d'une fracture sociale doublée d'un réel ébranlement organique et psychique. Menaces verbale, physique et psychologique constituent une forme de violence dominée par la pulsion de mort. Ceci explique le début des textes, en plein cœur d'une action déjà commencée, *in medias res*, dans un puissant effet de dramatisation. Les personnages sont confrontés à des expériences ou à des événements traumatogènes ou potentiellement traumatiques au sens où leur intégrité physique et psychique est menacée. Instinct de mort et menace réelle de mort se superposent, s'imbriquent, redoublent. Les protagonistes vivent une tension permanente. La crise a affecté non seulement l'individu mais l'ensemble de l'organisation sociale.



II) Fracture sociale et expériences traumatiques

Tout traumatisme se rapporte à la perception personnelle d'un événement intégré à l'histoire du sujet ou de sa société ; celui-ci, datable, est plus ou moins important selon les affects pénibles qu'il peut déclencher. Il se manifeste, par ailleurs, par des phénomènes de rupture. La période qui précède est toujours un moment de paix, d'harmonie.

Dans les textes de Fatou Kéita et Ama Ata Aidoo, la période qui précède la crise traumatique semble être un moment de paix. Les relations à l'intérieur de la société sont harmonieuses, ce qui renforce le prestige des coutumes et de l'homme, l'autorité par excellence.

Les personnages, intellectuels ou non, sont habités d'un réel et profond désir de vivre en harmonie avec les valeurs traditionnelles. A cela s'ajoute une fierté d'appartenir à la terre natale. Cet attachement quasi viscéral à la terre des ancêtres s'illustre d'une part, par le retour régulier au village des intellectuels. Ces personnages ont, pour ainsi dire, les pieds dans la tradition et la tête dans la modernité. Esi, cadre statisticienne à la capitale, fait des séjours fréquents au village auprès de sa mère et de sa grand-mère. Cette attitude participe du désir de ressourcement et d'acquisition de connaissances ancestrales. C'est toujours dans cette perspective que s'inscrit l'acte de « défranciser » ses enfants de M. Diama. Nés en France, ceux-ci « parlaient et réagissaient comme de petits Blancs » (*Rebelle*, p.17). La volonté d'inculquer ses valeurs à ses enfants est ainsi perceptible, la terre ou le sol faisant partie des legs ancestraux.

D'autre part, la cérémonie de l'excision, « Une épreuve si capitale dans la vie d'une femme » (*Rebelle*, p. 17) y trouve tout son fondement. En effet, dans les sociétés traditionnelles, seules les personnes qui incarnent la sagesse et le savoir des Ancêtres sont chargées, le moment venu, de parachever l'éducation des parents en instruisant les adolescents afin de les préparer à une meilleure entrée dans la vie pratique. Cette initiation trouve son sens dans l'explication des canons de la moralité sociale, des institutions, des codes de conduite etc. Après cette période, tout acte posé devient délibéré et entraîne des responsabilités ; il peut être interprété comme une violation des tabous, véritable sacrilège punissable par la loi. Aussi, Matou, la mère de Malimouna martèle qu'elle « sauverait sa fille de ce désastre. Elle l'empêcherait, quoi qu'il lui en coûte, de se retrouver au ban de la société » (*Rebelle*, p.18). Ce que Georges Ngal corrobore lorsqu'il fait remarquer que :



L'identité d'une personne ou d'une communauté est faite des identifications à des valeurs, des normes, des modèles, des héros, des figures héroïques, légendaires, dans lesquels la personne, la communauté, se reconnaissent. Ces dispositifs d'une personne ou d'une communauté ont une histoire, une stabilité, une continuité ininterrompue⁶

Baignée dans cette ambiance, Malimouna, lors d'une de ses promenades dans la forêt, surprend Dimikèla, l'exciseuse, dans un ébat sexuel avec le jeune chasseur du village :

[...] Dimikèla était toute nue. Nue comme un adulte ne se montrait jamais. Etendue à côté d'elle, le jeune Seynou, le chasseur le plus vigoureux et le plus adroit du village. Il était dévêtu lui aussi et ne semblait pas songer à se protéger des regards. Malimouna, les bras meurtris de tant serrer la branche, les observait, pantoise... Malimouna ferma les yeux. Au bourdonnement de ses oreilles et aux battements de son cœur qui semblait éclater dans sa poitrine, se mêlait des bruits confus, bruissements, grognements, gémissements... Lorsqu'elle ouvrit les yeux, une douleur fulgurante à l'épaule lui fit pousser un cri... Un jeune médecin lui plâtrait le bras (*Rebelle*, pp.9-10).

Malimouna a été exposée à une scène inhabituelle : la nudité des adultes dans un lieu plus ou moins public. L'événement, la perception de Dimikèla et Seynou, est survenu de façon soudaine. Les adverbes, les adjectifs qualificatifs et les groupes de mots décrivant le comportement des personnages à savoir « bruits confus », « bruissements », « grognement », « gémissement » etc connote la violence. Toute chose qui entraîne chez l'adolescente d'abord la surprise, ensuite l'effroi et la panique enfin. La stupeur et l'émotion déstabilisent son organe de vie et son système de défense. La métaphore du cœur « qui semblait éclater dans sa poitrine » renforce ce constat. Le cœur est non seulement l'indice de vie mais le siège des sensations et des émotions. Cette réaction correspond à une défense du système sympathique (accélération du cœur, de la respiration) contre une agression extérieure. Malimouna est choquée par la nudité des amants et le supplice que semble s'infliger Dimikèla et Seynou. L'événement la déborde émotionnellement. Ses possibilités de réaction se trouvent annulées. Il submerge sa capacité à y faire face. D'où son immobilisme, « observa(nt), pantoise » suivi d'une fuite qui expriment les actions : « les yeux fermés » et « la chute » (*Rebelle* p. 17). Toute chose qui correspond à une dissociation péritraumatique c'est-à-dire un état dissociatif survenant lors de l'impact d'un événement traumatique. Qui plus est,

⁶ Georges NGAL, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 79



« Depuis cette chute, cette petite avait parfois un comportement bizarre. » (Rebelle, p. 14)
« En voyant sa fille aussi perturbée [...] Matou ordonna à tous de ne plus faire mention de cet accident, car elle voyait bien à quel point la petite semblait troublée à chaque fois qu'on l'interrogeait. Ses tremblements reprenaient, et aucun mot ne sortait de sa bouche. » (Rebelle, p.11).

L'agitation et l'angoisse correspondent à une réaction de stress aigu. La fulgurance de la catastrophe exclut toute possibilité de nommer le réel. L'événement semble avoir entraîné des troubles de la personnalité caractérisés par une tendance à agir avec impulsivité doublée d'une amnésie dissociative chez l'adolescente.

Il n'y a ainsi aucun doute, au vu de ses symptômes, que l'adolescente a été exposée à une scène de violence hors norme voire à une scène traumatisante. Les deux traumatismes consécutifs (découverte inopinée de la nudité des deux adultes, violence sexuelle), se mêlant dans une confusion de sons, de bruits et de douleur.

Dans *Désordres amoureux*, les troubles psychiques perceptibles chez Esi et Oko s'expliquent également par un ébat sexuel.

En effet, Esi, statisticienne de profession, « mettait indiscutablement sa carrière bien au-dessus de ses devoirs d'épouse » (*Désordres amoureux*, p. 18). Le bilan de la vie conjugale dressé par son époux est des plus catastrophiques :

[...] six années de mariage. Et qu'en avait-il retiré ? Pas grand-chose. Rien. Pas d'affection. Pas le moindre enthousiasme. Rien, sauf une seule petite fille ! [...] Elle prenait un de ces satanés contraceptifs [...] Aucun raisonnement, aucune prière n'avait pu la persuader d'arrêter (*Désordres amoureux*, p. 17).

Interpellée sur cette démission de ses obligations maternelles et conjugales, sa réponse est catégorique, enchaînée par ses ambitions professionnelles :

- Comment ? Comment aurais-je pu faire plus, en tant qu'épouse et mère, et rester capable de me mesurer à armes égales avec mes collègues masculins en termes de rendement ? Comment puis-je faire plus que ce que je ne fais déjà et me battre efficacement pour bénéficier d'une promotion de voyager ou d'avantages professionnels ? (*Désordres amoureux*, p.71).

Les propos sont sans commentaire. Esi se présente comme une épouse fruste, égoïste. Elle ne prête aucune attention aux besoins d'amour de son mari et de sa fille. Seule compte sa



carrière professionnelles. Sa force de caractère et son autoritarisme sont des plus intransigeants. Cette austérité et cette insensibilité affective traumatisent son mari. Sa personne est affectée. Son unité intérieure se rompt et fait place à la dissonance. Pensant en son for intérieur donner une chance à leur mariage, il l'oblige à un acte sexuel :

Oko fit voler le drap au pied du lit, s'assit, la força à s'allonger et vint sur elle. Esi commença à protester. Mais il continua...la bousculant violemment à droite, à gauche ... haletant comme un coureur de marathon à la fin d'un parcours particulièrement épuisant, il se dégagea d'elle (*Désordres amoureux*, pp. 19-20).

Cette rudesse sexuelle provoque des souffrances morales indicibles chez Esi. De bourreau, elle devient victime. En effet, un homme qui contraint une femme non consentante à avoir des relations sexuelles avec lui commet un viol. L'acte a lieu sous la contrainte accompagnée de brutalité physique. Pénalement, il s'agit d'un crime même, si les deux sont mariés. Esi est meurtrie après un tel acte. Une telle animosité la rend : « furieuse, et blessée...Et même après un bon bain, avant et après, elle se sentait toujours souillée... Souillée !... ». (*Désordres amoureux*, p 24). Les conséquences sur Esi sont dévastatrices. Elle était, en effet :

plutôt surprise de l'état d'apathie dans lequel elle se trouvait. Elle n'avait aucun souvenir de la dernière fois où elle s'était sentie aussi incapable d'affronter le monde ». « Son moi professionnel lui déclarait froidement qu'elle était hystérique. Et l'hystérie n'est-elle pas une forme de démence ? Devant cette constatation, elle se leva et ferma la porte à clef. (*Désordres amoureux*, p.21).

Se sentant blessée, traumatisée et épuisée, elle s'enferme dans la solitude. Le monde entier lui semble hostile. Oko «convaincu qu'il n'avait pas à s'excuser [...] se leva ... » (*Désordres amoureux*, p. 20), insensible à la fragmentation du « Moi » de son épouse. A la série des traumatismes subis par l'un et par l'autre, succède ainsi le manque de communication du couple.

Il ainsi perceptible que ces événements, la vision notamment de la nudité et de l'ébat amoureux du « couple » Dimikèla-Seynou par Malimouna, le « viol marital » (*Rebelle*, p. 21) d'Okoko et l'ambition professionnelle d'Esi entraînent le bouleversement traumatique. La conséquence immédiate est la solitude, l'apathie et une tendance à agir avec impulsivité et sans considération pour les conséquences possibles chez tous ces personnages.



Or les textes montrent qu'Esi autant que Malimouna avaient été des femmes indépendantes et toujours en action : « Oko m'a dit (rapporte Esi), que ce qui l'avait le plus attiré en moi, c'était mon air d'indépendance » (*Désordres amoureux*, p. 64). Esi, en effet, voyage beaucoup. « Genève, Adis Abeba et Dakar la première moitié de l'année ; Rome, Lusaka et Lagos l'autre moitié » (*Désordres amoureux*, p. 18). De même, Malimouna, contrairement aux adolescentes de son âge, aimait les longues promenades dans la forêt :

Malimouna aimait à se promener par des sentiers cachés, au milieu de la forêt voisine. Sa mère le lui avait maintes fois interdit, en lui disant qu'elle pouvait se faire mordre par un serpent, ou surprendre par un animal sauvage, mais rien n'y faisait. A la moindre occasion, elle s'aventurait au milieu des fourrées et des broussailles, humant les senteurs boisées... (*Rebelle*, p. 7).

Les protagonistes féminins sont, en clair, des personnages qui aiment entrer dans un monde d'options infinies. Ils aiment se rendre libres d'user de leur temps et de leur mouvement. Epris de liberté, ils refusent de se laisser influencer par une quelconque contingence. Ce sont des explorateurs, animés d'un puissant désir d'aventure. A cet esprit de curiosité, s'ajoutent un réel désir de connaissance et l'envie de multiplier les épreuves. Pleins d'esprit, ils sont portés vers l'avenir et anticipent les changements.

Aussi, la révolte fait-elle place au moment de trouble et de lassitude déclenché par les agressions subies. Les personnages décident d'arrêter de se lamenter. S'installe la période de tension et de remise en question. Les personnages entament la déconstruction de l'ordre ancien. Les décisions fatales au couple s'en suivent. « [...] Quand son (Esi) esprit se fut éclairci, elle s'aperçut qu'elle avait pris une décision. » (*Désordres amoureux*, p. 24). Esi demande et obtient le divorce, insensible aux pressions de son mari, de ses parents et de ses amis (*Désordres amoureux*, p. 68). Elle préfère désormais la solitude et le chagrin de la séparation au désamour.

Contre toute attente, quelque temps après, elle accepte de devenir la seconde épouse d'Ali, un musulman dont elle est amoureuse. Sa mère trouve que : « c'est une déchéance pour sa fille » (*Désordres amoureux*, p. 118). Quant à elle, « elle trouvait cette relation très reposante. Elle savait que c'était mieux de vivre seule » (*Désordres amoureux*, p. 108).

Devant de telles incohérences, sa belle famille « la trait(e) de sorcière à moitié stérile » (*Désordre amoureux*, p. 59 et 97), les siens et tout son entourage de folle de même que tous



ceux de son acabit : « De nos jours, la folie est une maladie dont tant de gens instruits semblent être atteints. Seul Allah sait pourquoi... » (*Désordres amoureux*, p. 84).

Esi refuse ainsi de sacrifier son travail professionnel, son bien-être social au profit de son mariage et de la communauté. Elle dissocie ainsi l'amour du mariage en optant pour un statut de seconde épouse. Gilles Lipovetsky fait remarquer à ce propos : « Les valeurs de réalisations et d'indépendance de soi ont miné la religion féminine de l'amour au profit d'un amour moins inconditionnel, moins omniprésent, moins oblatif. Délivré de l'ethos du renoncement à soi, l'amour au féminin se conjugue, à présent, avec les aspirations à l'autonomie individuelle »⁷

Malimouna n'échappe pas à cette quête de liberté et d'autonomie. D'une part, elle refuse de subir la cérémonie d'excision. A l'exciseuse sollicitée par sa mère pour l'en dissuader, elle demande avec une ironie sarcastique : « Si je ne le faisais pas, est-ce que je me comporterai comme toi avec Seynou ? lâcha-t-elle d'un trait » (*Rebelle*, p. 21). Dimikèla, en porte-à-faux par rapport à l'éthique qu'elle est censée représentée, reste muette, empêtrée dans une situation d'où elle ne peut sortir que par un compromis. Le discours qui organisait l'excision et la légitimait se défait. Il ne fait plus sens et perd avec l'autorité son efficience symbolique. Les modes de symbolisation qu'offrait l'organisation deviennent inopérants. Poursuivant sa rébellion, Malimouna refuse, d'autre part, le mariage forcé avec un quadragénaire que lui impose son père. La nuit de noce, son mari ne réussit à la posséder que par le viol. Elle l'assomme avant de prendre la fuite. Elle commet ainsi le meurtre symbolique de l'autorité patriarcale afin d'obtenir le pouvoir de se construire un avenir indéterminé. Elle est désireuse, par ailleurs, de définir et d'inventer sa propre vie.

La brèche étant ouverte, s'installe une période de combat collectif énergique contre toutes formes d'humiliations, d'assujettissement et d'avilissement de la femme : « ce qui choquaient le plus les aînées cependant...malgré l'école et tout le reste ! » (*Désordres Amoureux*, p. 143). Le constat étant que :

l'association des forces qui s'y opposait était trop accablante-
Timidité traditionnelle et mépris pour la physiologie des femmes ;
Idées islamiques répressives à l'égard des femmes ; pudibonderie de l'Angleterre victorienne
et hypocrisie française importées par les colonisateurs...

⁷ Gilles Lipovetsky, *La troisième femme*, Paris, Gallimard, 1997, p. 37



Toutes ces idées accumulées avaient de diverses façons ravagé l'esprit de la femme africaine moderne : particulièrement quand il s'agit d'elle-même (*Désordres amoureux*, pp102-103).

Un besoin de reconnaissance s'impose ainsi aux femmes combattantes. La voie du mutisme, la loi du silence et la lutte solitaire comme voie de survie sont abandonnées. Les langues se délient.

Elles n'avaient plus honte de leur corps et se sentaient libres d'en parler, de le défendre. Dieu les avait créées avec un clitoris. Pourquoi, et au nom de quoi, un simple être humain pouvait-il décider que l'œuvre du « Tout-Puissant » était imparfaite ? Comment pouvait-on croire à la fois en Dieu et en de telles absurdités. Certes, il y avait des erreurs de la nature qui faisaient que certains êtres naissaient avec des malformations, des infirmités, mais de là à faire croire que la moitié de la population mondiale- c'est-à-dire toutes les femmes de la terre – avait une même malformation ! Il y avait là une exagération dont elles se rendaient soudain compte (*Rebelle*, p. 218).

Les femmes rompent ainsi le silence pour témoigner et dénoncer toutes formes d'abus. Elles révèlent publiquement leur drame individuel et leur attente. Refus de construire l'identité féminine essentiellement au travers de la fonction maternelle, l'entière disposition d'elle-même dans toutes les sphères de leur vie, légitimation des études et du travail féminin, maîtrise de la procréation sont autant de revendications de la femme. Se multiplient alors « les meeting-témoignages » (*Rebelle*, p. 194) motivés, selon elles, par un désir de sauver le monde du cosmicide. De nouveaux critères de la femme sont définis. C'est la mobilisation pour mettre fin au diktat des hommes et de la communauté. Se marier, avoir des enfants, exercer les tâches subalternes définies par la communauté doivent être bannies. La femme rompt avec des pratiques historiques. Là où les déterminations étaient mécanistes, prennent place des choix et des arbitrages individuels. Selon elles, aux rôles exclusifs doivent succéder des orientations préférentielles, les choix libres des acteurs. L'ouverture des opportunités, la liberté de se diriger soi-même doivent s'appliquer aux deux genres.⁸ La femme prône, en somme, une société ouverte et juste.

Toutefois, cette démarche émancipatrice qui, pour certaines femmes outrepassé certaines limites, ne va pas sans hostilité. Partout est scandée une litanie d'invectives à l'endroit de « ces soi-disant intellectuelles qui avait la réputation de vouloir porter la culotte à

⁸ Gilles Lipovetsky, *La troisième femme*, Paris, Payot, pp. 294-295



la maison, elles seraient mises au ban de la société » (*Désordres amoureux*, p. 180). Le combat pour l'émancipation suscite malaises et critiques virulentes chez :

des femmes dont les propos pouvaient être encore plus virulentes que ceux de leurs opposants masculins... Ces femmes étaient intraitables et semblaient nourrir de la haine pour « les intellectuelles » qui ne connaissaient pas leur place dans la société car elles n'étaient pas de vraies Africaines fières de leurs origines. Toute discussion était quasiment impossible avec elles. Elles réfutaient tout, ne reconnaissaient pas qu'il y eût un problème spécifiquement féminin. Les Africains devaient pouvoir vivre leur africanité tranquille. (*Rebelle*, p. 182)

De telles réactions inattendues désespéraient Malimouna « lorsqu'elle les entendait. Mais sa consolation était de voir que l'AAFD était parvenue à s'allier la sympathie d'hommes de plus en plus nombreux » (*Rebelle*, p. 183).

La colère, la honte, l'humiliation, le sentiment d'indignité et d'infériorité s'emparent des hommes. Les propos du mari de Malimouna, un allié pourtant dans son combat, sont sans appel lorsqu'elle décide de témoigner contre les abus subis lors d'un meeting, à l'instar des autres femmes :

Témoigner ? Témoigner de quoi et pourquoi ?

-Témoigner de mon histoire, du viol dont j'ai été victime, du mariage forcé, du fait que je ne sois pas excisée, et que je me sois pourtant mariée et que j'aie eu des enfants...

-tu es folle ? Je te l'interdis ! ...Ce n'est pas digne d'une femme de se mettre ainsi à nu devant tout le monde. Tu penses à moi et aux enfants ? Je ne veux pas que mes parents apprennent tout ceci ! Tu te rends compte ! Comment vais-je expliquer que je me sois marié avec une femme non excisée ? ... (*Rebelle*, p. 199).

Cette opposition n'entame pas la détermination de Malimouna :

« Le meeting avait eu un succès au-delà des espérances de Malimouna et de ses amies. Il y avait eu un silence de mort lorsque Malimouna avait raconté des épisodes douloureux de sa vie. Certaines femmes avaient pleuré [...] Certains détracteurs [...] semblaient quelques peu intimidés, comme ébranlés, devant la force de son argumentation » (*Rebelle*, p. 217).

On assiste à une généralisation des ruptures, des menaces, des antagonismes. Les rivalités s'exacerbent. Le chaos social s'accroît. Les antagonismes se manifestent entre les différentes couches sociales et entre les personnes à l'intérieur de chaque couche sociale. C'est une période douloureuse pour tous les protagonistes. Les rapports de force s'inversent. Les pouvoirs perdent ainsi leur légitimité. La déconstruction de la figure patriarcale est totale. Ce qui signifie la rupture des structures et des équilibres qui assuraient la coexistence des



différentes unités. Tous les acteurs sociaux sont déchirés dans leur reconnaissance mutuelle. Les protagonistes sont en grande détresse. Ils désirent comprendre les éléments qui les ont précipités dans ce déchirement conjugal et social. Les représentations que les femmes se faisaient à l'égard des hommes deviennent négatives. Parlant du mari de Malimouna, le narrateur fait remarquer qu'il « n'était pas gros, il était énorme [...] Il l'écrasait de tout son poids » (*Rebelle*, pp. 38-39) ou encore : « Elle (Malimouna) regardait Karim et ne le reconnaissait pas. » (*Rebelle*, p. 201). Les discours désacralisent les relations antérieurement valorisées. Il n'y a plus suffisamment de prise sur la réalité. Les hommes sont déconcertés ; ils interprètent ce qui leur arrive comme un drame, une tragédie voire un combat meurtrier. Ils déclarent être surpris par un tel chaos social. Ils s'interrogent sur cette impasse et ce tragique dans lesquels se retrouve tout le monde :

Penser que votre femme s'éloigne de vous à cause d'un autre homme est presque valorisant. Peut-être qu'il la couvre de cadeaux. Peut-être qu'il est plus beau. Les femmes semblent incapables de résister aux apparences... Mais devoir se battre contre la carrière de votre femme pour attirer un peu son attention est seulement nouveau dans l'histoire de l'humanité, mais en plus complètement humiliant. Et de toute façon, comment s'y prendre ? (*Désordres amoureux*, p.96)

Il y a rupture, dissolution et morcellement des unités sociales où chacun trouvait identité, sens et reconnaissance. Les idéaux tournent à vide, engendrant sentiment d'abandon et désarroi. Les individus, traumatisés, sont confrontés à l'angoisse, à la perte de soi et au sentiment de danger permanent.

La question reste de savoir si ce drame physique et psychique collectif n'est-il pas lié à un fait psychique originel en raison des résurgences des scènes primitives et des schèmes universaux qui apparaissent ici et là dans les textes.

III- Trauma des origines et origine du trauma : mirage du paradis perdu

Le désastre psychique social, causé par les traumatismes et entraînant des phénomènes dissociatifs de fragmentation du « Moi », invite davantage à « explorer une certaine profondeur de l'hinterland inconscient »⁹.

⁹ Charles Mauron, *Des métaphores au mythe personnel*, Introduction à la psychocritique, Paris, Corti, 1962, p.30.



L'image du phallique et la peur de la castration c'est-à-dire la peur de perdre le phallus occupent une place centrale dans les textes.

Le phallus, selon Freud, exprime, dans l'imaginaire infantile, l'intégrité sous toutes ses formes. C'est la complétude réalisée par l'unité contenu-contenant au stade prégénital.

Dans les textes, le phallus s'avère être l'objet de désir et d'adoration sous les camouflages les plus différents. La femme ressent le manque de la possession de celui-ci comme un trauma. Tous ses actes insistent sur son idéalisation. Ainsi, la réécriture du statut social, familial, économique en témoigne avec acuité.

Dans le couple Oko-Esi, par exemple, le pouvoir économique échoit à la femme. Oko vit à sa charge. En effet, elle : « gagnait plus d'argent que lui ». (*Désordres amoureux*, p.57). « Le bungalow était fourni par le Bureau des statistiques du gouvernement où Esi analysait des données » (*Désordres amoureux*, p.18). Très active, elle quittait « le bungalow à l'aube, (pour) revenir à la tombée de la nuit, ramener régulièrement du travail à la maison » (*Désordres amoureux*, p.18) alors que de tout temps les femmes sont assignées prioritairement à la sphère domestique. Ensuite, Esi incarne l'autorité dans le couple. C'est elle qui prend l'initiative de divorcer sous prétexte que son mari lui « exige trop de son temps » (*Désordre amoureux*, p. 56). Elle refuse, d'autre part d'avoir un autre enfant. « [...] Aucun raisonnement, aucune prière n'avait pu la persuader » (*Désordres amoureux*, p. 17). En clair, son projet professionnel précède la maternité et la vie conjugale. Or, « Le pôle professionnel (est) une priorité plus masculine que féminine »¹⁰ selon le sociologue Gilles Lipovetsky. Esi illustre ainsi l'effondrement de l'idéal traditionnel de la femme soumise. Enfin, son aspect physique, chanté en riches métaphores par tous, possède tous les traits d'un homme : « Personne ne ratait (...) l'occasion de la traiter de grande perche, de bambou, de pilon ou de tout autre nom qui, dans leur langage, désignait des choses grandes, minces et droites. » (*Désordres amoureux*, p. 16). Les traits physiques qui donnent à la jeune fille le statut de femme sont absents de façon criante. Sa mère s'en inquiète « partagea(nt) la croyance communément admise qu'une jeune fille trop grande, trop mince avec des fesses et un ventre plat avait très peu de chance d'avoir des enfants » (*Désordres amoureux*, p. 60). A cela s'ajoute, un trait spécifique. Elle possède, un nombril proéminent. Tous s'émerveillent de cette malformation corporelle spectaculaire riche au masculin. Son mari exprime son

¹⁰ Gilles Lipovetsky, *Le Troisième sexe*, op. cit. p. 299



admiration pour son corps et ne cache pas sa passion pour son nombril : « J'adore ce corps. Mais c'est son nombril stylé qui me tue », pensa Oko, qui fixait la petite protubérance et sentait une légère chaleur lui monter dans le bas-ventre » (*Désordres amoureux*, p. 16). La malformation du nombril est ainsi exaltée. Elle bénéficie d'hommages exclusifs.

La puissance d'attraction du corps d'Esi, malgré la présence de cette membrane protubérante, l'oblige à des précautions : « les jours où elle n'avait pas envie de faire l'amour, elle marchait pratiquement sur la pointe des pieds, faisant attention de ne pas réveiller Ali. En effet, elle savait ce qui arrivait si, en se réveillant, il voyait son corps nu. » (*Désordres amoureux*, p. 101) Le corps d'Esi est ainsi encensé par tous.

Le fait que ces descriptions physiques soient centrées sur les traits masculins autorise à évoquer des symboles de la masculinité. En outre, dans l'inconscient collectif, « les objets allongés ont une signification pénienne »¹¹ fait remarquer Béla Grunbergen. Ce fantasme sur le corps d'Esi dénote d'une idolâtrie du sexe masculin. La glorification hyperbolique de ces attributs physiques exprime un culte rendu à la masculinité voire au système phallique. La déesse est célébrée pour son phallus. L'acharnement dépréciatif précédemment observé –qui consistait à la considérer comme une longue perche, bambou, pilon etc– est une sacralisation du phallus. Esi est une divinité. Elle incarne Lingam, le phallus auquel un culte est rendu en Inde ou en Mésopotamie. Elle symbolise également Osiris ou Bacchus dès lors que le pénis fut attribué à ces divinités dans l'antiquité.

Son comportement étant la conséquence non, d'une expérience mais des prédispositions génétiques, la douceur, la fragilité et le fait d'accorder plus d'attention aux tâches domestiques, à la vie matrimoniale sont synonymes chez Esi d'expérience traumatique. Or, cet accaparement du phallus est perçu par les hommes comme « une insulte à sa glorieuse virilité » (*Désordres amoureux*, p. p.68). Il est vécu par l'homme comme un traumatisme de la castration.

Considéré comme un fantasme originaire, la castration explique la différence des sexes par l'ablation du phallus. Elle met en cause la théorie archaïque du monophormisme sexuel qui gouverne le psychisme de tout enfant. La castration représente alors selon Béla Grunberger « les difficultés à tous ordres qu'éprouve le sujet à se constituer sous le signe de

¹¹ Béla Grunbergen, *Le Narcissisme*, op. cit. p. 224.



l'intégrité »¹². Ceci explique l'ambiguïté de l'image phallique dans l'inconscient, qui signifie simultanément le phallus dans ses aspects positifs et négatifs, c'est-à-dire la présence phallique et la castration.

L'homme, dans les textes, se sent, en effet, castré ; il a perdu son autorité, son pouvoir d'antan et son honneur. Les tentatives de récupérations du phallus consistent à rétablir les rapports sociaux. De l'agressivité : « ébat amoureux violent », « menaces verbales », il passe à la négociation, la conciliation. Oko implore la compréhension de son épouse : « mes amis se moquent de moi (...), ils pensent que je ne me comporte pas comme un homme [...] » (*Désordres amoureux*, p.19). L'approche de Karim est identique : « Tu veux que je sois la risée de tous ? » (*Rebelle*, p.199). Ces méthodes s'avèrent infructueuses. Les femmes veulent maintenir les relations telles quelles. Devant une telle impasse, l'homme, impuissant tombe dans un état dépressif. La détermination des femmes a « tellement stupéfié Oko que pendant un jour ou deux il fut presque désorienté, et but plus que d'habitude. » (*Désordres amoureux*, p. 97). C'est l'aveu de la perte de l'honneur de l'homme c'est-à-dire le phallus ou encore la séparation du contenu et du contenant. Cette perte est aussi symptomatique du traumatisme de la naissance c'est-à-dire le fantasme de la scène primitive.

En effet, la naissance est perçue comme une expérience hautement traumatisant pour l'enfant au sens où elle disjoint le couple qu'il forme avec sa mère. Le processus lui ravit la vie fœtale. C'est, selon Jacques Languirand, « la séparation, l'épreuve du passage, l'entrée dans le labyrinthe de la vie dont l'être devra chercher (et peut-être trouver) le sens »¹³. C'est pourquoi, avec la naissance, vient l'état de détresse psychique de l'enfant. Les conceptions d'Otto Rank¹⁴ selon lesquelles le « traumatisme de la naissance » est d'une importance primordiale l'illustrent bien. L'expérience du ventre de la mère représente l'archétype du paradis perdu, le prototype même de la prise en charge, tous les besoins de l'enfant étant pris en charge par la mère.

La perception du couple Dimikèla-Seynou par Malimouna semble se référer au traumatisme de la castration primitive. La scène est éloquente à ce sujet :

¹² Béla Grunberger, *Le Narcissisme*, op. cit. p. 229

¹³ Jacques Languirand, « *Le Traumatisme de la naissance* », in Guide Ressources, Vol. 10, N° 09, mai 1995.

¹⁴ Otto Rank, *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot Rivages, 2002, Trad. S. Jankélévitch.



Son imagination lui jouait des tours. Elle ne pouvait pas avoir vu ce qu'elle avait vu. Tremblant de tous ses membres, elle se hissa de nouveau pour bien voir. Dimikèla était toute nue. Nue comme un adulte ne se montrait jamais. Etendue à côté d'elle, le jeune Seynou, le chasseur le plus vigoureux et le plus adroit du village. Il était dévêtu [...] Malimouna, les bras meurtris de tant serrer la branche, les observait, pantoise...Malimouna ferma les yeux. Au bourdonnement de ses oreilles et aux battements de son cœur qui semblait éclater dans sa poitrine, se mêlait des bruits confus, bruissements, grognements, gémissements...lorsqu'elle ouvrit les yeux, une douleur fulgurante à l'épaule lui fit pousser un cri. Une douzaine de visages anxieux étaient penchés au-dessus d'elle. Elle voulu se relever mais d'une voix sévère, Matou, sa mère, la somma de rester allongée. (*Rebelle*, pp.9-10)

Les faits sont d'abord perçus comme une « imagination » c'est-à-dire une combinaison d'images réelle et irréelle, ce qui pourrait être traduit par un rêve, un fantôme. Dans cette vision d'un événement considéré comme onirique intégrant des éléments considérés comme réels, le regard, en surplomb et donc avide de voir et de comprendre garantit un point de vue privilégié. L'ascension, au-delà de garantir une bonne visibilité, détruit la position infantile aux pieds de l'adulte, position fort humiliante pour l'enfant. Ainsi, perché, le personnage, de loin, domine et scrute tout. Ce qui traduit dorénavant une position supérieure voire électorale. Le motif de l'arbre établit le point d'observation et un accès surplombant pour une ascension. Ce que corrobore Charles Baudouin : « l'ambition de l'œil puissant est de s'égaliser à Dieu »¹⁵. Malimouna s'attribue ainsi un statut divin, une identité prestigieuse équivalente à la complétude retrouvée. Par ailleurs, l'ébat amoureux ayant pour optique la procréation, le motif de l'arbre devient la métaphore de la mère voire le retour dans le sein maternel. La branche à laquelle est agrippée Malimouna représente le cordon ombilical, lien avec la mère. Dès lors, la métaphore de « la chute » est hautement significative du processus de la naissance, cette autre chute dans le monde après la copulation Seynou-Dimikèla. Or, pour Jacques Languirand, « Au moment de la naissance, l'enfant dit non à la vie. Ses pleurs en témoignent assez »¹⁶. Les sentiments de peur, les douleurs à l'épaule, le cri et tout le champ lexical de souffrance témoignent de ce moment de scission douloureuse. Le refus de tomber malgré « les bras meurtris de tant serrer la branche » est symptomatique de ce refus de venir à la vie. C'est aussi l'expression de l'attachement à un état supérieur et édénique. « Les gémissements...et les bruits confus » que poussaient les amants ont probablement réveillé le vague et obscur souvenir de cette expérience traumatique originelle refoulé dans l'inconscient

¹⁵ Charles Baudouin, *L'Âme enfantine et la psychanalyse : les complexes*, Genève, institut Jean-Jacques Rousseau, 1950, p. 94.

¹⁶ Jacques Languirand, « Le Traumatisme de la naissance » *op. cit.*



c'est-à-dire dans « l'imaginaire ». Est-il utile de rappeler que l'imagination fait allusion à une faculté d'évoquer les images et les objets déjà vus.

Par ailleurs, cette image de la privation matérielle et de la spoliation du contrôle établit la castration antérieure à l'Œdipe ; les caractéristiques de celle-ci révèlent que la découverte, la première fois, de l'anatomie contraire s'avère calamiteuse chez tout enfant. Freud écrit à ce propos :

« Une théorie infantile que l'on retrouve très généralement chez les enfants de deux sexes, c'est celle qui interprète la différence anatomique du petit garçon et de la petite fille comme le résultat d'une mutilation de celle-ci. Le garçon est généralement fier de ce qui lui apparaît comme une supériorité [...] La petite fille est humiliée dans les mêmes proportions »¹⁷.

Le texte rapporte que : « «Dimikèla était toute nue. Nue comme un adulte ne se montrait jamais ». Cette expérience met en cause l'imaginaire social et relationnel de l'adolescente. Il naît la peur d'un manque chez la fillette. Ce qui explique la quête de la masculinité chez Esi et chez Malimouna, le refus de l'excision, une mutilation génitale portant atteinte à l'intégrité de l'organe génital de la femme. Il traduit, pour tout dire, la lutte émancipatrice de la femme dans les textes.

Toutefois, à la différence du traumatisme de la naissance, selon Otto Rank, cette autre menace de castration semble faciliter la disparition normale de l'angoisse primitive parce que l'enfant ne tarde pas à découvrir la vanité de cette menace, comme il s'aperçoit de la vanité de la plupart des menaces et explications des adultes. Et cette découverte constitue, continue le critique, une sorte de remède contre le traumatisme puisque l'enfant ne tarde pas à se dire que, la menace étant vaine, la séparation qu'il redoutait n'aura pas lieu. De là, surviennent les théories sexuelles infantiles qui ne veulent pas reconnaître « la castration » dans le but évident de nier ainsi le traumatisme de la naissance (séparation initiale). Les combats des femmes – refus de l'excision, lutte frontale contre les coutumes etc- s'expliquent à cet effet.

En clair, toutes ces représentations rendent compte de l'état fœtal et de la sexualité non différenciée chez l'enfant telles qu'expliquées par les théories de la psychanalyse. Etant entendu que c'est dans le sein de la mère que l'enfant réalise « un état de complétude grâce à

¹⁷ Sigmund Freud cité par C. Baudouin, *op. cit.* p. 59.



l'unité qu'il forme avec la mère c'est-à-dire dans la fusion du contenu et du contenant »¹⁸, le vécu dont les auteures et les protagonistes recherchent la répétition, est bien le séjour prénatal. C'est une situation dont l'Homme fut chassé sur un mode traumatisant. Il ne cesse alors de désirer de le retrouver ; ce que Fatou Kéita et Ama Ata Aidoo, tentent ainsi par le biais de l'art, de reconstituer fantasmatiquement sur des modes différents. L'écriture de l'inconscient révèle ainsi une homologie entre l'inconscient des personnages et celui des auteurs.

Le refus de la femme d'être définie par rapport à l'homme et celui de l'homme de dépendre de la femme rappellent l'expérience traumatique originaire (la peur de la mutilation chez le garçon et la souffrance d'un manque chez la fille). L'on peut affirmer que leur inconscient souhaite recouvrer ce stade de l'enfance pour la restauration de l'intégrité narcissique, une sorte de refus de la mort. Ce qui révèle, en définitive, l'homologie de l'inconscient collectif malgré les différences de cultures, des espaces et des langues.

Conclusion

Comme l'ont longtemps démontré Freud et ses disciples, il est incontestable que Fatou Kéita et Ama Ata Aidoo, dans un acte régressif, se retirent dans un monde imaginaire pour compenser les pulsions psychiques. Leurs textes expriment le regret d'un état primitif heureux et parfait détruit sur un mode dramatique lors de la naissance. L'écriture romanesque consiste en une représentation esthétique des fantasmes archaïques douloureux voire traumatiques.

Pour tout dire, écrire est un acte régressif gouverné par l'inconscient et conditionné par un conflit collectif. A l'instar de tout être humain ayant connu la complétude parfaite dans la vie prénatale, ces auteures cherchent par la suite à reconstituer cette intégrité perdue sous différents modes.

Si cette recherche de la vie prénatale est un fait incontestable, ne pourrait-elle pas aider à comprendre un conflit personnel spécifique à chacune des romancières ? Le projet romanesque n'est-il pas, en somme, un prétexte pour résoudre un conflit psychique personnel ?

¹⁸ Béla Grunberger, *Le Narcissisme*, Paris, Payot, 2003, p. 243.



Revue Baobab: numéro 4
Premier semestre 2009

Bibliographie

Corpus :

AIDOO, Ama Ata, *Désordres amoureux*, Carouge-Genève, éd. Zoé, 2008.

KEITA, Fatou, *Rebelle*, Abidjan/Paris, Nouvelles Editions Ivoiriennes/Présence Africaines, 1998.

Autres ouvrages :

BARUS-MICHEL J. et alii, sous la direction, *Vocabulaire de psychosociologie, positions et références*, Ramonville Saint-Ange, 2006.

BAUDOUIIN C., *L'Ame enfantine et la psychanalyse : les complexes*, Genève, institut Jean-Jacques Rousseau, 1950.

BLANCHARD P. et alii, (dir.), *La Fracture coloniale, la société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

CHEMLA P. (dir.), *Actualité du Trauma*, Ramonville Saint-Ange, éd. Erès, 2002.

COHN D., *La Transparence intérieure, modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, Paris, Seuil, 1981.

HALLIT-BALABANE A., *L'écriture du trauma dans les récits de la Kolyma de Varlam CHALAMOV*, Paris, L'Harmattan, 1999.

GRUNBERGER B., *Le Narcissisme*, Paris, Payot, 2003.

ISSA A., *Femme-Objet dans l'écriture du Nord et l'écriture du Sud*, Paris, L'Harmattan, 2005.

LE GUENNEC J. *Etats de l'inconscient dans le récit fantastique 1800-1900*, Paris, L'Harmattan, 2002.

LAPLANCHE J. et alii, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F, 2007.

LANGUIRAND J., *Guide Ressources*, Vol 10, N° 09, mai 1995.

LIPOVETSKY G., *La troisième femme*, Paris, Gallimard, 1997.

MAURON C., *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel*, Paris, Corti.

NASSIKAS K., (dir), *Le Trauma entre création et destruction*, Paris, L'Harmattan, 2004.

NGAL G., *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.

RANK O., *Le Traumatisme de la naissance*, Paris, Payot Rivages, 2002, Trad. S. Jankélévitch,

SIGMUND F., *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1923.